

EXTRAVAGANTIA AUSONIANA I: LES CAESARES

Abstract: This paper is the first of a series of three aimed at studying the tradition of some works of Ausonius that circulated outside the two main collections of his works, Y and Z. What is in consideration here is the *Caesares*. I bring evidence that all manuscripts not belonging to Y or Z stem from a unique archetype, which I call Ξ . It had a huge progeny, although much of it has a very abbreviated text (including mainly manuscripts of Sidonius and Suetonius). An Addendum is devoted to an important, previously unknown manuscript (London Add. MS 11983), and an Appendix to Green's so-called χ family.

Keywords: Ausonius; Suetonius; Sidonius Apollinaris; *Appendix Vergiliana*; Frecculfus Lexoviensis; Textual Tradition; Textual Criticism; Stemmatics

Cet article et les suivants s'intéressent à la tradition des pièces attribuées à Ausone (ou liées à lui) qui figurent en dehors des manuscrits clairement rattachés aux deux grandes «collections» de ses œuvres, Y et Z. Les pièces concernées sont les *Caesares* et quelques «églogues», comme disent les manuscrits, au premier chef *De viro bono*, *De est et non*, et *De rosis* (Green Egl. 20, 21 et App. A 3, désormais *Vir, Est, Rosae*). Je dirai également quelques mots ici et là au sujet du *De aetatibus animantium* (Green Egl. 22 et peut-être aussi 23, désormais *Aet.*), et du *De aerumnis Herculis* (Green Egl. 17, désormais *Herc.*), mais ces deux pièces très brèves sont transmises sensiblement sans variantes, et n'offrent aucune prise réelle à la critique stématique. Je renonce également à traiter les Egl. 2 et 9, *Monosticha de mensibus* et *In quo mense quod signum sit ad cursum solis*, qui ont joui d'une fortune égale voire supérieure, mais ont été détachées très vite du corpus ausonien, à tel point que la seconde est même la seule œuvre d'Ausone attestée avant le IX^e siècle: c'est dans les manuscrits de Bède, qui la cite sans savoir de qui elle est. On la retrouve ensuite à de très nombreuses reprises, soit d'un seul tenant, soit morcelée dans les calendriers liturgiques, et même une fois en mosaïque, dans le pavement calendaire de la crypte de San Savino à Plaisance, qui date du début du XII^e siècle. Enfin, l'étude de toutes

les pièces mentionnées me conduira à parler de «l'extravagance» la plus connue de la tradition ausonienne, la *Moselle*.

Les deux premiers de ces articles, consacrés aux *Caesares* puis aux églogues mentionnées, démontrent l'existence d'un archétype unique (Ξ), distinct aussi bien d'Y que de Z, pour l'ensemble de ces textes, et tentent d'établir les relations de ses nombreux descendants. Cette démonstration a un intérêt avant tout pour l'histoire des textes et de leur circulation; elle a des conséquences minimales, voire inexistantes, pour leur établissement, mais, en plus de clarifier quelques éléments pour l'attribution du *De rosis*, elle constitue un élément indispensable pour étudier la tradition de la *Moselle*, objet du troisième et dernier article de cette série. J'y démontre que la *Moselle* a été transmise de manière totalement isolée du reste de l'œuvre d'Ausone au départ, et donc que, si d'autres pièces l'accompagnent parfois dans certains manuscrits, c'est par innovation et non par héritage. Je postule également pour la *Moselle* l'existence d'un stemma à branches multiples, avec, cette fois, d'importantes conséquences pour le texte à éditer.

La tradition des *Caesares* est très riche; quoique généralement sans nom ou sous un faux, c'est, si l'on exclut des pièces très brèves, l'œuvre d'Ausone la plus connue au moyen âge.¹ Les *Caesares* sont ainsi constitués:

1) Pour le texte d'Ausone, je fais normalement référence à l'édition Green (dont j'utilise la numérotation, en continu pour les *Caesares*, contrairement aux éditions précédentes), mais le lecteur trouvera peut-être celle de Schenkl plus commode pour suivre mon propos, parce que son apparat est plus riche. Je mentionne S. Prete, I *Caesares* di Ausonio ed il ms. 81 della Biblioteca Comunale di Fermo, StudPic 39 (1972) 109–122, et Id., Manuscripts of Ausonius' *Caesares*, RPL 1 (1978) 255–262, pour ne plus y revenir (les deux articles puisent à la même matière et ont été remaniés sous diverses formes). Je ne vois pas ce qu'il faut y comprendre et les données sont si souvent fausses ou biaisées que, quand elles sont justes, on se demande si ce n'est pas par erreur. – La datation des manuscrits carolingiens est issue tacitement de B. Bischoff, Katalog der festländischen Handschriften des neunten Jahrhunderts (mit Ausnahme der wisigotischen), 3 t., Wiesbaden 1998–2014; je ne le cite explicitement (abrégé en KFH) que lorsque j'ai à le contredire. J'abrège également B. Munk Olsen, L'étude des auteurs classiques latins aux XI^e et XII^e siècles, 5 t. en 7 vol., Paris 1982–2020, en ACL. – J'ai vu directement ou par reproductions tous les manuscrits mentionnés ci-après, sauf mention explicite par *non vidi* (à leur première occurrence et dans l'index qui suivra le troisième de ces articles). Les manuscrits préfixés d'un astérisque sont ceux dont il n'existe pas, à ma connaissance, de reproduction en libre

– Une préface de cinq hexamètres, adressée (par la rubrique, le texte est neutre) à Hespérius, le fils du poète, suivie de trois séries de douze hexamètres consacrées successivement à la succession, à la durée du règne et à la mort des douze césars suétoniens (de Jules à Domitien). Tout cela constitue les *Monosticha*.

– Une série de quatrains, les *Tetrasticha*, en distiques élégiaques, dont le premier est une introduction; les suivants sont consacrés chacun à un empereur. Aucun manuscrit n’a transmis le texte au-delà de la première moitié du quatrain consacré à Héliogabale – c’est le 25^e quatrain en comptant la préface, donc le 24^e César² – et nous ne savons pas jusqu’où se prolongeait la série. Il y a de bonnes raisons de penser que c’est par hasard qu’il y a exactement douze césars à la suite des douze de Suétone, et qu’Ausone allait bien plus loin (ou avait l’intention de le faire), peut-être même jusqu’aux derniers souverains qu’il ait pu connaître, les successeurs de Théodose; il est probable aussi qu’il ait changé de mètre en cours de route, et se soit montré moins exigeant sur la légitimité des césars ou sur la réalité de leur pouvoir. Peu importe ici: dans tous les cas, le texte est mutilé y compris dans les témoins les plus complets.³

Les *Caesares* sont attestés dans toutes les branches que déploie la tradition ausonienne: ils sont même la seule œuvre dans ce cas,

accès en ligne; je n’ai mentionné qu’occasionnellement les liens de ces reproductions, lorsque le site qui les héberge n’est pas évident et lorsque le manuscrit a paru particulièrement important. – Cet article a grandement bénéficié des remarques de Michael D. Reeve, que je remercie de son aide précieuse.

2) La série d’Ausone a ses omissions, mais elles s’expliquent bien: Lucius Aelius Verus, adopté par Hadrien, a reçu le titre de César mais n’a jamais régné; Lucius Aurelius Verus n’a jamais régné seul, puisqu’il accède à l’empire en même temps que Marc Aurèle et meurt avant lui; il en va de même pour Geta (en outre frappé de *damnatio memoriae*) et pour Diaduménien, respectivement co-empereurs de Caracalla et de Macrin, encore qu’Ausone les mentionne indirectement (132 et 136). Clodius Albinus a certes été légitimement César, mais n’en reste pas moins classé parmi les usurpateurs. V. Pappas, Ausonius’ *Caesares*, CFC(L) 36 (2016) 27–40: 35, mentionne aussi Pescennius Niger, qui pourtant est un usurpateur à tous points de vue – c’est-à-dire un candidat éternellement malheureux à l’Empire.

3) Sur l’état original des *Caesares*, voir surtout R. P. H. Green, Marius Maximus and Ausonius’ *Caesares*, CQ 31 (1981) 226–236, et Ausonius’ *Fasti and Caesares* Revisited, CQ 49 (1999) 573–578: 2^e partie, p. 576–578. Sans entrer dans le détail d’une question marginale pour le propos de cet article, il suffit de citer Ausone lui-même, 44–45, *Incipiam ab Divo percurramque ordine cunctos / Novi Romanae quos memor historiae*: la mémoire du poète ne s’arrêtait certainement pas à Héliogabale.

à part les douze *Monosticha de aerumnis Herculis*. En revanche, contrairement à ces derniers pour qui rien n'interdit de douter (mais rien n'y invite non plus), les *Caesares* remontent sans contredit à un archétype unique, dont l'innovation la plus évidente est d'avoir omis le vers 9 de la deuxième série de monostiques (= 26), celle sur la durée des règnes impériaux. Le vers n'est nécessaire ni au sens ni à la syntaxe, parce qu'Ausone, s'il se tient à douze vers à chaque fois, enjambe librement, et n'en consacre pas nécessairement un à chaque empereur: personne n'est nommé au vers 6 de la première série (= 11, qui fait le lien entre Néron et les trois empereurs de 68–69), ni au vers 6 de la seconde (= 23, qui glose sur Néron là encore nommé au vers précédent), ni au vers 8 de la même (= 25; Galba, Othon et Vitellius sont tous nommés au précédent).

Au sein d'Y, les *Caesares* se trouvent attestés directement dans la branche v, la branche lyonnaise; ils figurent «complets» – j'utilise désormais le terme en référence à la version la plus longue connue, jusqu'au vers 139 – dans *V, Voss. lat. f. 111, Lyon, s. ixⁱⁿ, le manuscrit comprenant la plus vaste collection d'œuvres d'Ausone, et qui est lui-même une partie d'un corpus poétique plus ample, dont témoignent d'autres reliquats du volume original contenus dans Paris lat. 8093. Dans V, les *Caesares* figurent (ff. 22–23^v) juste avant ce qu'il reste des *Fasti*, ce qui doit correspondre à une volonté organisatrice; mais le placement de cet ensemble entre le *Ludus Septem Sapientum* et le *Griphus ternarii numeri*, lui, paraît dénué de motif. Tels qu'ils sont dans V, les *Caesares* sont très éloignés de tous les autres poèmes extravagants que j'ai mentionnés en introduction. Les autres descendants d'v, qui sont tous de caractère anthologique, ignorent les *Caesares*:⁴ il me paraît probable que dans ces manus-

4) Dans α (@), le parent de V dont l'existence a été démontrée par A.-M. Turcan-Verkerk, *L'Ausone de Iacopo Sannazaro: un ancien témoin passé inaperçu*, IMU 43 (2002) 231–312, si l'on en croit le sommaire qu'en dresse Sannazaro dans *Vienne 3261 (W), ff. 20^v–22, les *Caesares* ne figurent pas. Cependant, ce même sommaire en cite quand même deux vers, f. 21^v, sous le titre *Fragmentum ex epigrammate in Othonem: Fine tamen laudandus erit, qui morte decora / Hoc solum fecit nobile quod periit*. C'est le distique final du tétrastique pour Othon (76–77). Le «titre» ne figurait certainement pas dans α: c'est Sannazaro qui le donne, à la fois parce qu'il a repéré le sujet des vers et parce qu'ils figuraient au beau milieu du *Ludus Septem Sapientum*, où leur caractère étranger a dû sauter aux yeux de l'humaniste. C'est le numéro 39 dans la liste telle qu'éditée par Turcan-Verkerk, p. 244.

crits, qui rassemblent des textes rarissimes à destination d'un public aux intérêts pointus, cette œuvre très répandue, figurant vraisemblablement au «programme» des écoles, n'avait plus sa place.

Les *Caesares* se trouvaient aussi dans τ, le fameux *Veronensis* perdu. Ils devaient même y figurer dans une version plus complète que tout ce qui nous est parvenu; Giovanni Mansionario, en recopiant le «sommaire» de ce manuscrit, inclut ceci: *Item ad Hesperium filium suum de ordine imperatorum. Item ad eundem de imperatoribus res novas molitis a Decio usque ad Diocletianum versu iambico trimetro iuxta libros Eusebii Nannetici historici*. Il y a de bonnes chances pour que les deux entrées ne concernent en fait qu'une seule œuvre, et donc pour que les *Caesares* se soient poursuivis non seulement en changeant de mètre (les trimètres iambiques après les hexamètres et les distiques élégiaques) mais aussi en élargissant le champ des personnages traités en réduisant les exigences en termes de légitimité.⁵ Quoi qu'il en soit, Mansionario reflétait là un état archaïque du volume qu'il avait sous les yeux: les *Caesares* n'y figuraient plus que comme une mention au sommaire, et aucun des descendants connus du *Veronensis* ne les contient. Si l'on s'en tient aux *Caesares*, il n'y a aucune raison de rattacher l'un ou l'autre des manuscrits hors collection au *Veronensis*.

Les *Caesares* figurent encore, dans une version très particulière, dans l'autre grande collection ausonienne, Z, attestée presque exclusivement aux XIV^e et XV^e siècles italiens.⁶ Il n'est pas vrai-

5) Sur la liste de Mansionario, voir R. Weiss, *Ausonius in the Fourteenth Century*, dans: *Classical Influences on European Culture (AD 500–1500)*, Cambridge 1971, 67–72, et M. D. Reeve, *Some Manuscripts of Ausonius*, *Prometheus* 3 (1977) 112–120. Les deux articles de Green cités n. 3 n'ont pas été dépassés en ce qui concerne le degré de complétion des *Caesares*, les rapports qu'ils entretiennent avec l'*item* suivant de Mansionario, et leurs liens avec la question éminemment complexe des sources de l'historiographie tardive. D'autre part, parce que l'on peut lire encore parfois qu'Ausone ne cite jamais nominalement Domitien par *damnatio memoriae*, j'attire l'attention sur le fait que le nom de *Domitianus* ne peut pas entrer dans un vers dactylique (et que l'on voit mal pourquoi Ausone refuserait de citer Domitien mais pas Néron, par exemple); c'est d'ailleurs un argument qu'emploie Green pour expliquer le passage du vers dactylique au vers iambique.

6) Sur Z, voir surtout M. D. Reeve, *The Tilianus of Ausonius*, *RhM* 121 (1978) 350–366. Le contenu de la collection est détaillé dans les préfaces des éditions anciennes, Schenkl ou Peiper. Il vaut la peine de noter d'emblée, avant d'en reparler plus longuement ci-après, qu'il aurait été très facile de «compléter» (ou de remplacer)

ment possible pour le moment de dater l'archétype Z; toutefois, nous avons un témoignage de la collection antérieur aux manuscrits humanistes et indépendant de Z (dont il est néanmoins un parent, tous deux étant issus de l'Ur-Archetyp ζ) en Paris lat. 18275 (E), un manuscrit peut-être copié par Placentin dans les années 1170.⁷ E ne contient que des extraits d'Ausone, mais en nombre important, et cela inclut la préface et les trois monostiques des *Caesares*: preuve que, à la fin du XII^e siècle au plus tard, ils étaient déjà dans Z. Je n'entends pas me prononcer ici sur les relations qu'entretiennent les collections ausoniennes, et en particulier pas sur l'existence ou non d'archétypes multiples. Les *Caesares*, d'ailleurs, ne le permettent pas: leur origine est un archétype unique et étranger (postérieur) à l'auteur, et il est très probable qu'ils sont étrangers à la collection Z «originale», parce que la place qu'ils y tiennent actuellement est aberrante: ils sont pris entre *Herc.* et une série confuse de petites pièces diverses (Epigr. 115, Egl. 11, Epigr. 116–121, Eph. 7), le tout faisant le lien entre deux «mégalithes» de la collection, un *liber epistolarum* et la *Gratiarum Actio*. L'état des *Caesares* dans Z est curieux: les monostiques y figurent en entier, mais les tétrastiques sont réduits à Nerva, Trajan, Hadrien, Antonin le Pieux, Marc Antonin et Commode (94–117, c'est-à-dire les tétrastiques 13 à 18). La lacune finale est sûrement accidentelle, parce qu'elle est illogique. On peut interpréter de deux manières, également valables à mes yeux, l'omission des tétrastiques qui concernent les césars suétoniens: soit par suppression volontaire du fait de quelqu'un les ayant trouvés redondants avec les monostiques (opinion indéniablement légitime), soit par une perte occasionnée par un saut du même au même. Les manuscrits, en effet, introduisent les tétramètres après Domitien par une rubrique générale toujours mêlée à celle qui est propre au premier tétrastique, et parfois complétée ici ou là du mot *tetrasticha*: *De caesaribus post Tranquillum. Nerva*. Cette rubrique est ancienne: je ne crois pas que l'on ait appelé régu-

les *Caesares* de Z par une version plus complète qui était également connue en Italie à l'époque où fleurit la descendance de Z: mais en pratique ce n'est jamais le cas avant la cinquième édition imprimée, en 1499, d'ailleurs à partir d'une autre version, plus complète encore que celle que connaissaient la plupart des humanistes: voir ci-après, p. 230 ff. et l'appendice.

7) Fr. Dolveck, L'Ausone de Placentin?, *Scriptorium* 72 (2018) 5–75.

lièrement Suétone par son *cognomen* au-delà de l'Antiquité tardive. Mieux, on peut l'attribuer non à seulement à Z, ou même ζ, mais à l'archétype des *Caesares*, parce que les autres manuscrits ayant le quatrain pour Nerva l'introduisent tous, eux, par une rubrique *Nerva tetrarcha*, corruption évidente d'un *tetrasticha* mal placé:⁸ cela permet de reconstituer en amont de l'archétype une rubrique du type *Tetrasticha de Caesaribus post Tranquillum* en tête du quatrain pour Nerva, mais aussi, logiquement, une rubrique *Tetrasticha de caesaribus apud (ou per?) Tranquillum* en tête de l'introduction, là où il n'y a plus, dans les manuscrits conservés, que *Incipiunt tetrasticha*. En fonction de cela, si Z omet les quatrains avant Nerva, ce peut être par un simple saut du même au même entre deux rubriques très similaires.⁹

Enfin, les *Caesares* figurent aussi (complets ou quasiment) dans deux des manuscrits de la *Moselle*; mais il y a lieu, pour des raisons qui apparaîtront très vite, de ne pas faire trop de cas de l'information et de traiter ces manuscrits avec les manuscrits «hors collection» des *Caesares*.

Ainsi, on a vu jusqu'à présent deux formes des *Caesares*, l'une complète, l'autre amputée de la plupart des tétrastiques (Z); mais

8) J'hésite à affirmer que Z avait pour rubrique *De caesaribus post Tranquillum Nerva tetrasticha* parce qu'il n'y a pas de consensus parmi ses descendants: les plus autorisés omettent le dernier mot, sauf un seul (*Padoue capit. C. 62), qui l'a écrit en marge. Tous les manuscrits ayant *tetrasticha* sont probablement des descendants de ce dernier, mais la plupart d'entre eux ont remis le mot en tête de la rubrique.

9) Je ne crois pas nécessaire d'aller au-delà pour démontrer que les *Caesares* de Z ne sauraient constituer une version auctoriale antérieure à la version «complète», comme le croyait Fr. Della Corte, I 'Caesares' di Ausonio e Mario Massimo, *Stud Urb(B)* 49 (1975) 483–491. Les travaux ausoniens de Della Corte devraient faire l'objet d'une plus grande méfiance dès qu'ils s'aventurent dans des considérations non strictement historiques ou littéraires. Il n'a, à ma connaissance, jamais consulté un seul manuscrit d'Ausone, et de ce fait ne maîtrise pas la question (ici, par exemple, P, Paris lat. 8500, malgré ce qui est répété à plusieurs reprises, ne contient pas les *Caesares*). Dans les parties des *Caesares* où non seulement les manuscrits «complets» mais aussi Z sont présents, il n'y a aucun endroit où l'on peut soupçonner les deux traditions d'avoir chacune une leçon auctoriale; mieux, les deux fois où Z diverge fortement du texte attesté ailleurs, il est clairement corrompu: 40 *a morte* pour *orbis amor* s'avère une innovation de Z par rapport à ζ, puisque E a *orbis amor* avec le reste de la tradition; 104 *sociansque virum documenta daturum / assumpti* pour *cui iunctus erit documenta daturus / asciti* rend la syntaxe malaisée au bas mot.

la forme de loin la plus répandue est plus brève encore, puisqu'elle se limite aux seuls monostiques (avec la préface), suivis parfois des deux premiers vers (*sic*) de l'introduction aux tétrastiques. Dans un premier temps, je laisserai cette dernière version de côté et établirai un stemma qui n'en tienne pas compte: il fournira un cadre clair dans lequel insérer ensuite, si possible, les témoins de cette version très abrégée.

La liste des témoins (j'en exclus le détail des descendants de Z, qui ne nous est pas utile) est la suivante:¹⁰

- *V Leyde Voss. lat. f. 111, Lyon, s. ix¹
- Z *codex ut videtur Italicus deperditus, ab archetypo ζ oriundus*
- B Bruxelles 5369–73, Gembloux?, s. xi¹
- *M Florence naz. conv. soppr. J.vi.29, Florence, s. xiv²
- U Vat. Reg. lat. 1283 ff. 112–113, Reims?, s. ix
- T^o Troyes 887, Clairvaux, aa. 1160
- Q^o Paris lat. 4887, France, s. xii^{1/4}
- Au^o Auxerre 91, Vauluisant?, s. xii^{ex}
- Xr^o Auxerre 70, Pontigny, s. xii/xiii
- V^o Vat. lat. 1869, Champagne, ca. 1175
- *J^o Montpellier H41, Troyes (pour Henri le Libéral), a. 1165/6

Tous ces manuscrits sont issus d'un même archétype, comme déjà montré. Quelques éléments de détail, pris aux passages où tous les manuscrits sont présents, peuvent corroborer la perte du vers 26: 21 *grassantia*, corrigé par Green en *grassantis*; l'omission d'*et* au vers 24, nécessaire pour le mètre, conjecturé dans des manuscrits n'ayant que les monostiques et dans des *recentiores* de Z (ainsi que dans le manuscrit signalé en appendice); on peut y compter aussi 97 *quam ... quam* corrigé par Schenkl en *qua ... quem* et 116 *persolvens* en *persolvit* par Green. La descendance de cet archétype se fait suivant trois branches: l'une donne naissance à V (*stricto sensu* à v, pour tenir compte de la maigre attestation signalée plus haut, n. 4), une autre à Z, la troisième à tout le reste de la tradition; j'appellerai cette dernière Ξ. L'existence de ces trois branches est

10) Pour les manuscrits d'Ausone, je conserve les sigles de Green aussi souvent que possible. Pour les manuscrits non ausoniens, lorsqu'ils appartiennent à une tradition identifiée, j'ai essayé d'en garder les sigles: munis d'un exposant, respectivement φ pour l'*Appendix Freculfi*, Sr pour Quintus Serenus, Sd pour Sidoine Apollinaire, Sv pour Suétone; ou bien passés en minuscules pour l'*Appendix Vergiliana*. – Sur un manuscrit supplémentaire, voir l'*addendum*.

déduite de l'absence d'innovations significatives communes à deux seulement d'entre elles, et de la présence d'innovations significatives dans chacune d'entre elles. L'existence de Ξ est particulièrement facile à démontrer: les vers 28 et 30 ont été perdus, de même que 64 et *crimina passus* (donné par V, mais Z est absent); une partie de la descendance de Ξ (ce que j'appelle ci-dessous φ) a forgé un supplément particulièrement malheureux, *certa potestas*. Ξ ne peut évidemment pas descendre de Z, qui n'a pas tous les tétrastiques; et il est très improbable qu'il descende de V, puisqu'il a su conserver 122 *sceleris*, que V corrompt probablement irrémédiablement en *sceptris*. V, quant à lui, ne descend pas de Z pour la même raison, et ne peut pas non plus descendre de Ξ puisqu'il a les vers 28 et 30 et la fin de 64, et puisqu'il n'y a pas lieu de suspecter l'authenticité des éléments présents chez lui à cet endroit. Z, enfin, ne peut pas descendre de Ξ pour la même raison, et qu'il descende de V est, sinon démontrable, du moins hautement improbable, parce qu'il serait surprenant qu'il ait su s'affranchir de bon nombre de petites erreurs de V, et parce que l'on ne pourrait pas expliquer par V des écarts majeurs de Z.¹¹ La seule fois où l'on pourrait suspecter une innovation commune de deux branches contre la troisième est 36 *Othone* V Ξ pour *Othoni* Z; ce dernier a sûrement raison, parce que Galba n'a pas été véritablement tué *par* Othon. Cependant, le datif est une *lectio difficilior*, facilement banalisable en un ablatif: l'innovation n'est pas significative.

Cela établi, ce stemma tripartite, théoriquement intéressant, n'apporte en fait pas grand-chose à la constitution du texte. C'est pour l'histoire de ce texte qu'il compte, et c'est donc à Ξ que sera consacré le reste de cet article, V et Z ne servant plus qu'à contrôler le texte authentique. De Ξ en effet descendent non seulement des manuscrits «complets» dont je parlerai d'abord, mais aussi tous les manuscrits partiels, qui sont tous eux aussi affectés par les lacunes des vers 28 et 30.

11) A ceux mentionnés n. 9 on peut ajouter 110 *qui scita*] *quaesita* Z et 111 *flexit*] *serus* Z. Parmi les petites erreurs de V dont Z est vierge: 17 *frater*] *fratrem*; 21 *grassantis*] Green : *grassantia* codd. praeter *transantia* (ex *trans-*) V; 25 *aestas*] *aetas*. – Rapprocher V et Ξ à cause de la perte de la fin des *Caesares* serait une erreur de méthode, parce que rien ne permet de dire que Z aurait opéré sa sélection à partir d'une version des *Caesares* s'étendant au-delà d'Héliogabale.

Un groupe de six manuscrits se détache, tous ceux dont le sigle, ci-dessus, contient ϕ en exposant: ce sont des manuscrits des *Historiae* de Fréculf, vaste chronique universelle qui constitue l'*opus magnum* et quasiment *unicum* de cet évêque de Lisieux, proche de Charles le Chauve, mort en 850 ou 852.¹² Entre les livres I et II de Fréculf (ou à la fin du livre I quand l'ouvrage est en deux volumes), ces manuscrits font figurer un petit corpus étranger aux *Historiae*, et que l'on appellera l'*Appendix Freculfi*.

Cet *Appendix* est constitué d'une série de brefs décomptes annuels tirés de divers ouvrages de chronologie; d'après les rubriques, ce sont successivement Julien l'Africain (deux fois), la *Chronique* d'Eusèbe et de Jérôme, Isidore, Bède, puis Eusèbe, Jérôme (encore eux), Prosper, Orose. Ensuite figure sous le titre de *De discretione temporum*, et anonyme, le chapitre 39 du livre V des *Etymologies* d'Isidore (qui représente à lui tout seul à peu près le double en longueur de tous les textes précédents), puis cinq pièces d'Ausone, sans attribution: *Caes.*, *Herc.*, *Vir*, *Est*, *Aet*. Les synchronismes qui précèdent Isidore sont présentés dans l'*Appendix* d'un seul tenant (mais avec des rubriques propres); cependant, ils ne se retrouvent hors de l'*Appendix* que divisés en deux corpus: la seconde moitié (Eusèbe, Jérôme, Prosper, Orose) figure au moins dans Bruxelles 5413–22, ff. 73^v–74^v, France du N. et s. ix² pour cette unité,¹³ tan-

12) Je prends mes informations sur Fréculf, ainsi que sur les *Historiae* et leur tradition manuscrite, à l'édition de M. Allen, Turnhout 2002 (CCCM 169), que je remercie d'avoir mis à ma disposition une version numérique de sa préface à un moment où l'édition elle-même ne m'était pas accessible. Les manuscrits qui nous occupent, leur filiation et leur «appendice» font l'objet de ses p. 131*–146* (voir le stemma p. 180*). *Freulfus* est l'orthographe qu'utilise Fréculf lui-même: ibid. 11* n. 1, et 67* pour un fac-similé.

13) Le manuscrit a été décrit par H. Silvestre, Notices et extraits des manuscrits 5413–22, 10098–106 et 10127–44 de la Bibliothèque royale de Bruxelles, SEJG 5 (1953) 174–192: 174–187 (avec transcription des synchronismes qui nous occupent aux p. 180–181); sur la datation et l'origine de ses différentes unités par Bischoff, voir D. ÓCróinín, A Seventh-Century Irish Computus from the Circle of Cummianus, Proceedings of the Royal Irish Academy 82 (1982) 405–430, surtout l'appendice, p. 428–430 (le comput auquel s'intéresse l'auteur n'est pas le nôtre). Une version interpolée de ce qui semble être les mêmes synchronismes figure dans Pal. lat. 1448, Trèves et Mayence, s. ix¹, ff. 17^v–18: description dans L. Schuba, Die Quadriviums-Handschriften der Codices Palatini Latini in der Vatikanischen Bibliothek, Wiesbaden 1992, 261–265.

dis que la première se trouve au f. 8 de l'actuel Paris nal. 1613, un *membrum disiectum* (de même que les cotes 1612 et 1614) de *Tours 334, qui provient de la bibliothèque de Saint-Martin, où il a sans doute été copié dans le 2^e quart du IX^e siècle. On en reparlera plus tard, sous le sigle T^{Sr}, parce qu'il contient aussi les *Caesares*, mais dans une version brève.

Les six manuscrits de l'*Appendix* forment dans la tradition des *Historiae* de Fréculf la descendance du subarchétype τ d'Allen.¹⁴ j'appelle leur archétype (pour l'*Appendix Freculfi* s'entend) φ. Les relations exactes de ces manuscrits, tous indépendants les uns des autres, n'importent pas ici.¹⁵ Même si l'origine de Q^φ n'est pas précisément connue (il faisait cependant partie des collections de Montier-La-Celle), tout le groupe est champenois, et sa diffusion est liée à l'ordre cistercien, soit directement (T^φ, Au^φ, Xr^φ), soit indirectement (J^φ, probablement réalisé sur le conseil de Nicolas de Montiéramey; le manuscrit a été annoté d'une main qui est vraisemblablement la sienne). Seule l'origine de V^φ reste méconnue. Les leçons de φ sont très caractéristiques; voici les principales, même si toutes ne valent pas Leitfehler:

4 per plenam] perplexam
 32 exsul nero] ex vulnere
 64 et crimina passus] certa potestas
 117 fassus] falsus
 122 di] dic

Puisqu'on ne les trouve que là au sein de la descendance de Ξ (et *a fortiori* en dehors), c'est non seulement que φ existe bien, mais encore qu'aucun des autres descendants de Ξ n'en découle.

14) Je ne tiens pas compte de Paris lat. 9668, copie de J effectuée en 1523 pour Jean Petit, évêque de Troyes (les textes qui nous intéressent figurent aux ff. 156–159): Allen (cf. n. 12) 144*–145*. Schenkl, qui connaît la plupart de ces manuscrits, considère que Q^φ est l'archétype des autres (xliv–xlv); c'est faux, mais le point était de peu d'importance pour l'établissement du texte.

15) Allen penche pour deux branches, l'une avec Q et Au, l'autre avec T, V, J et Xr, moyennant des contaminations entre d'une part Q et le subarchétype des autres, et d'autre part Q et T. Mes collations (limitées à l'*Appendix*) ne permettent ni de le confirmer ni de l'infirmer; la reconstitution du texte archétypal de l'*Appendix* ne pose pas de problème.

Bruxelles 5369–73 (B) et Florence Naz. conv. soppr. J. vi. 29 (M) ont en commun d'être des manuscrits de la *Moselle*. Seule la première unité de B nous intéresse (ff. 1–83);¹⁶ elle date de la première moitié du XI^e siècle, et pourrait avoir été copiée à Gembloux, d'où provient le manuscrit. Le gros de l'unité est consacré aux *Fastes* d'Ovide (ff. 1–72^v). Le reste est ausonien: ce sont successivement la *Moselle* (sous le titre *Incipiunt excerpta de opusculis Decimi Magni Ausonii Mosella*), la lettre de Symmaque relative à la même *Moselle* (Epist. 1.14), les *Caesares* (le titre général est réservé), l'épigramme *De aerumnis Herculis*, et enfin la *Commendatio codicis*, c'est-à-dire l'Epigr. 1 Green. Le volume est *a priori* complet pour ce qui concerne Ausone,¹⁷ puisque le dernier texte est sans lacune et clos par la mention *Explicit*. Le témoin M a été copié pour Coluccio Salutati à Florence. C'est avant tout un témoin de la collection Z, mais cette dernière y était augmentée en tête de la *Moselle*, de l'Epist. 1.14 de Symmaque et des *Caesares*, aux ff. 117–118^v. La distinction entre cet ensemble et Z est très claire, puisque trois feuillets entièrement blancs les séparent (ff. 119–122^v). Sous le sigle M, ici, c'est exclusivement de cette partie du manuscrit étrangère à Z dont je parlerai. Aujourd'hui, le manuscrit n'a plus que les *Caesares*, parce que les feuillets qui contenaient la *Moselle* et la lettre de Symmaque sont perdus; on les reconstitue à partir d'apoglyphes. Comme la question n'intéresse pas les *Caesares*, je la réserve pour le moment de parler de la *Moselle*.

M et B s'accordent à copier les *Caesares* sans titre général; B va plus loin en omettant aussi le titre de la première série de monastiques, série qu'il copie donc d'un seul tenant avec la préface. M, lui, a des rubriques pour les trois séries de monastiques; plusieurs lignes blanches les séparent des tétrastiques, mais ces derniers sont copiés

16) La seconde contient les *Gesta Tancredi* et, si elle est vraiment autographe, comme on le pense, elle ne serait pas postérieure à 1130. La description du manuscrit par M. Verweij, *Codices Ovidiani Bruxellenses: les manuscrits latins d'Ovide à la Bibliothèque royale de Belgique*, dans: A. Faems et al. (éd.), *Les translations d'Ovide au moyen âge*, Louvain-la-Neuve 2011, 39–69: 60–64, remplace la bibliographie antérieure. Je retiens cependant la datation plus précise de Munk Olsen, ACL 2.129–130 (Ov. C. 12).

17) Il manque le début de l'unité codicologique, qui devait contenir Fast. 1.1–504. Cela représente l'équivalent d'un cahier dont le premier recto aurait été blanc.

d'un seul tenant, sans rubriques ni initiale ni intermédiaires, et sans autres lettrines que la première. En outre, la copie s'interrompt à 121 (à la fin du quatrain sur Helvius Pertinax). La parenté d'M et B est très visible; M est le plus conservateur, B le plus intelligent (rien ne permet de dire qu'il est contaminé) mais aussi le plus distrait:

- 8 regnat] *B^{sl}* : om. *M*
 33 expetiit] expendit *B*
 40 at titus] attritus *M*
 42 sorte] more *B*
 53 esse] ore *B*
 57 prodit vitiiis] prode vicus *M*
 63 ingeniū] ingenti *M* : imperii *B*
 79 fieres caesar] fueris c. *M*, c. fueris *B*
 84 famam] flammam *BM*
 90 dominos] geminos *BM*
 96 viro] om. *spat. rel. M¹⁸*
 100 sorte] parte *BM*
 101 parem] patrem *BM*
 102 mediis] medius *BM*
 112 pravo] saevo *B*
 113 patrio *M*
 122 non] quod *B* (*deest M*)
 132 nocens] carens *B* (*deest M*)

J'appellerai leur modèle commun ε.

A tous ces manuscrits il faut ajouter enfin U, les ff. 112–113 de Reg. lat. 1283, qui est un recueil.¹⁹ Ces deux feuillets sont un *membrum disiectum* peut-être rémois, et datant du IX^e siècle; ils se suivent, mais ne formaient pas nécessairement un bifeuillet à l'origine. Le f. 112 est blanc; les *Caesares* sont copiés de deux mains (l'une pour les *monosticha*, l'autre pour les *tetrasticha*) aux ff. 112^v–113. Au f. 113^v, on trouve, col. 1 et sur la première partie de la col. 2, des extraits «grammaticaux» (détail dans le Catalogue des manuscrits

18) Une main moderne a comblé le blanc; entre autres, elle a aussi corrigé la leçon citée en 101.

19) Aujourd'hui, le manuscrit est divisé en trois unités, A, B et C, pour des raisons de conservation. L'unité B correspond aux anciens ff. 92–94, qui sont des fragments d'un Salluste du V^e siècle (CLA 6.809), l'unité C aux anciens 94a–94b, qui sont des transcriptions modernes du fragment précédent. La partie A, qui contient tout le reste, est célèbre surtout pour son unité la plus volumineuse, l'*Astromagia* d'Alphonse le Sage, à la décoration exceptionnelle. Les unités A et C sont numérisées sur le site de la Vaticane.

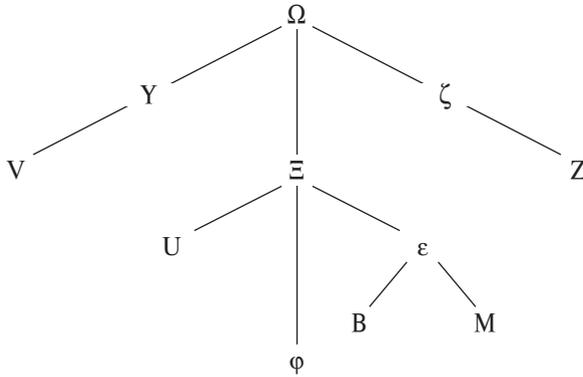
classiques latins, 2.1.159–160); sur la fin de la col. 2 on trouve, effacé de manière apparemment accidentelle, le début des *Sortes sanctorum*.²⁰ Le texte des *Caesares* a été de temps en temps corrigé par une troisième main, contemporaine des deux autres,²¹ qui avoue au moins une fois avoir utilisé un *alius codex*; mais cette contamination est mineure par rapport aux interventions *ex ingenio* et se fait à partir d'un manuscrit très proche. On en parlera plus en détail plus tard.

On se trouve ainsi face à trois descendants de Ξ : φ , ε et U. Tous ont des innovations propres, déjà listées pour φ et ε ; pour U, voir surtout l'omission de 98 *viridi*, seul phénomène vraiment significatif.²² Comme tous savent préserver l'authentique au détriment des autres, et comme on ne peut pas trouver d'innovation significative de deux d'entre eux contre le troisième, c'est que la descendance de Ξ , à ce stade, est triple. On aboutit donc pour les manuscrits <complets> des *Caesares* au stemma suivant:

20) C'est probablement le deuxième manuscrit le plus ancien des *Sortes*, après *Paris lat. 2796, *n.v.* (E. Montero Cartelle, *Les Sortes sanctorum*: étude, édition critique et traduction, Paris 2013, 41–42; le manuscrit ne figure pas dans l'édition espagnole, E. Montero Cartelle / A. Alonso Guardo, *Los «Libros de suertes» medievales: las Sortes sanctorum y los Pronostica Socratis Basilei*, Madrid 2004), daté par Bischoff pour la partie qui les contient de probablement 813–815: B. Bischoff, *Die Bibliothek im Dienste der Schule*, dans: Id., *Mittelalterliche Studien III*, Stuttgart 1981, 211–233: 228 n. 75. U contient au minimum les *Sortes* jusqu'à l'entrée C.V.II (il y a encore du texte après, mais illisible). Il inverse C.C.II et C.C.I, ce qui le rapprocherait du témoin C de l'édition (*Malibú, J. Paul Getty Museum, XII 5, Angleterre, s. xii, *n.v.*), si c'est un élément fiable.

21) Je n'exclus pas que cette <troisième main> soit identique à la première. L'essentiel est qu'elle n'est sûrement pas la seconde (dans ce cas, on aurait pu supposer qu'un texte incomplet, comprenant les monostiques seuls, aurait été corrigé et augmenté à partir d'un exemplaire complet), et qu'elle soit unique et corrige l'ensemble du texte: une bonne preuve de cela est qu'elle émende de la même manière 29 *dum* en *tum* et 68 *quod* en *quot*, en exponctuant la panse du *d* et en utilisant sa hampe pour former un *T* majuscule.

22) Cependant, le phénomène est augmenté si l'on prend en compte U dans son dernier état, après corrections; voir ci-après un relevé n. 45.



Tous les autres manuscrits des *Caesares* s'interrompent au mieux après le vers 43, c'est-à-dire après le deuxième vers de l'introduction aux tétrastiques; bon nombre, en fait, ont éliminé ces deux vers pour donner à leur corpus un aspect plus satisfaisant. Tous ces manuscrits, également, descendent de Ξ: ils portent la trace des omissions (28 et 30) de ce manuscrit perdu, bien que parfois elles aient été comblées. La majorité d'entre eux sont des manuscrits de Sidoine Apollinaire (une dizaine) ou de Suétone (probablement aux alentours d'une centaine).

Aucune explication satisfaisante ne peut rendre compte de la présence des *Caesares* dans les manuscrits de Sidoine: il faut se résoudre à invoquer la volonté ou la fantaisie d'un copiste, et d'un seul probablement, parce que, les *Caesares* figurant dans plusieurs branches du stemma sidonien, ils figuraient déjà (c'est en tout cas l'hypothèse la plus économique) dans l'archétype. La tradition de Sidoine telle que je l'ai reconstituée²³ est bifide. Une branche α, relativement réduite, est attestée tardivement (à partir du XI^e siècle) en Aquitaine. Quatre manuscrits de cette branche nous concernent: *IRHT coll. privée 347 (*olim* Schøyen 246), Aquitaine, s. xii²; Madrid 9448, Aquitaine, s. xi²; Vat. lat. 3421, prob. Aquitaine, s. xi; et Vat. lat. 1661; ce dernier est l'intrus du groupe: il est du tournant

23) J'ai exposé la tradition manuscrite de Sidoine dans: *The Manuscript Tradition of Sidonius*, dans: *The Edinburgh Companion to Sidonius Apollinaris*, Edimbourg 2019, 479–542.

des XII^e et XIII^e siècles, et italien. On peut négliger Madrid 9448 et Vat. lat. 3421, qui ont une version des *Caesares* réduite à la préface et à la première série de monostiques; les deux autres ont la version la plus longue au sein de la tradition sidonienne, c'est-à-dire qu'elle s'étend jusqu'au premier distique des tétrastiques, distique éliminé partout ailleurs. La branche α présente la recension la plus innovante, en ce sens qu'elle a cherché à remédier, non sans intelligence quoique toutes ses interventions s'éloignent du texte que nous sommes en mesure de reconstituer, aux divers défauts de sa source. L'absence de 26, 28 et 30 était évidente: α y a remédié de deux manières. Les vers 26 et 28 ont été écrits entièrement, respectivement *Interitus dignos vita properante probrosa* et *Ostensus terris Titus est brevitae bienni*. Pour 30, le problème est plus complexe; le vers 33, en effet, avait été corrompu, et le nom de *Chaerea* était devenu (ou avait été pris pour) *curia*: on a considéré dès lors que le vers décrivait la mort de Jules César, et non celle de Caligula, et l'on en a conclu qu'il s'agissait là du vers 30 authentique, dont il a donc pris la place; α a comblé la lacune produite par ce déplacement en écrivant un nouveau vers pour Caligula: *Ter decies periit repetito vulnere Gaius*.

L'autre rameau de la tradition sidonienne est β (dont le descendant le plus ancien, qui est loin d'être le plus haut situé, date du règne de Louis le Pieux); les *Caesares* figuraient logiquement dans le subarchétype β par héritage de l'archétype, mais en pratique il faut descendre jusqu'à un subarchétype (de β) λ pour les retrouver vraiment.²⁴ La descendance de λ est bifide. Une première branche, μ , ne nous intéressera pas, parce qu'elle a réussi à mettre la main sur une copie meilleure des *Caesares* (postérieure à Ξ , cependant: je localise l'embranchement plus loin) et a corrigé nombre d'erreurs archétypales; elle compte les manuscrits Avranches 242,²⁵ Mont-Saint-Michel?, s. xii²; *Bruxelles 10020–21, France, s. xii²; Laur.

24) Le cas de Londres Royal 4 B.iv. est particulier: il a son texte des *Carmina* de Sidoine du subarchétype γ , mais celui des *Epistulae* du subarchétype ν , et tire les *Caesares* ainsi que des gloses à Sidoine de μ . C'est sous ce dernier subarchétype que je le classe systématiquement ci-après, sans tenir compte du reste, qui ne nous concerne pas ici.

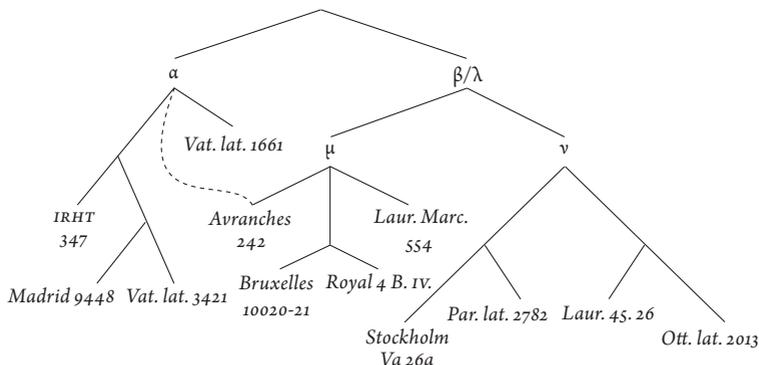
25) Ce dernier avant correction: il a été collationné avec un manuscrit de la branche α , mais les deux strates sont très clairement visibles.

S. Marco 554, France ou Italie, s. xi²; et *Royal 4 B.iv., Worcester, s. xii¹. La seconde branche, v, est attestée pour ce qui nous concerne par les manuscrits Laur. 45.26, France, s. xii² ou xii^{4/4}; Paris lat. 2782, même origine et datation; *Stockholm Va 26a, France, s. xi^{ex}; et Vat. Ott. lat. 2013,²⁶ France, s. xii^{ex}. C'est la branche la plus conservatrice; et, comme λ lui-même était aussi conservateur, ce que l'on trouve dans v est ce qui se rapproche le plus (pour les *Caesares*, s'entend) de l'archétype sidonien. Ainsi, la substitution de *Gaius* à *Caesar* en 9, commune à α et v, reflète le texte de l'archétype, là où μ a corrigé *ope codicis*; plus instructif, α et v ont tous deux 33 à la place de 30: c'est donc que l'idée d'utiliser le vers de Caligula pour Jules n'était pas une idée d'α, à qui il ne faut créditer que celle d'avoir refait un vers pour Caligula; mais c'est instructif aussi sur les pratiques de μ, qui a choisi la difficulté en remettant le vers 33 à sa place.²⁷

Deux passages, pour conclure sur la stricte tradition sidonienne, méritent mention. β avait probablement une lacune à 22 pour *duplicem*, comme μ (qui, étonnamment, n'a pas corrigé ici); v en revanche a non seulement repéré la lacune mais y a suppléé intelligemment par *binam*. Enfin, le vers 35 (sur la mort de Néron, *propriū vim pertulit ensis*) était certainement corrompu dès l'archétype, d'où une divergence entre β, qui donne pour *propriorum pertulit enses*, où le mètre et le sens syntaxique sont corrects mais vont contre ce qu'enseigne l'histoire, et α, qui réécrit le passage de manière plus heureuse, en *proprio se perculit ense*. Le stemma des *Caesares* au sein de la tradition sidonienne est le suivant:

26) Je ne tiens pas compte des nombreux descendants du ms. de Stockholm, dont la liste et la généalogie sont dressées dans l'exposé cité n. 23.

27) Difficulté parce que je suppose le nom de Chaerea d'une connaissance moins universelle que le lieu de la mort de Jules César. Face à deux alternatives, un vers 30 avec *curia* et un vers 33 avec *Ch(a)erea*, μ, en choisissant la deuxième solution, fait preuve au moins de fidélité, et révèle peut-être également sa culture.



Je désignerai désormais la première recension sidonienne, celle d' α , par le sigle α^{sd} , et la seconde, celle de ν , par ν^{sd} ; j'aurai également une occasion d'employer μ^{sd} .

Si l'insertion des *Caesares* dans les manuscrits de Sidoine reste un mystère, qu'elle se produise dans les manuscrits de Suétone n'a pas de quoi surprendre. J'ai renoncé à mener une enquête précise sur la présence (courante) des *Caesares*²⁸ dans les *recentiores* de Suétone; mais je dirai quelques mots au sujet de certains d'entre eux en appendice. Les travaux de Kaster²⁹ établissent pour Suétone un stemma bifide.³⁰ Les *Caesares* y sont présents à partir de γ , qui est un subarchétype d' α_2 , et d'autre part à partir de β_2 , pour ce qui concerne l'autre branche.

28) Ci-après, pour éviter des confusions, j'appelle *Caesares* seulement l'opuscule d'Ausone, et je fais référence au *De vita Caesarum* de Suétone par le seul nom de l'auteur.

29) D'abord R. A. Kaster, *The Transmission of Suetonius' Caesars in the Middle Ages*, TAPhA 144 (2014) 133–186, article formant la première partie des *Studies on the Text of Suetonius' De vita Caesarum*, Oxford 2016, 1–45, et app. 1–4 (265–294); voir aussi l'introduction du même à son édition de Suétone (OCT, 2016). Le subarchétype α_2 de l'article, propre à l'unique témoin V, a été abandonné ensuite, et α_3 dans l'article est devenu α_2 dans les publications définitives.

30) Sauf mention expresse toutes les références qui suivent sont aux *Studies on the Text of Suetonius' De vita Caesarum* (cf. n. préc.): stemmas définitifs (l'un exhaustif et chronologique, l'autre simplifié) p. 44.

β_2 a pour descendants³¹ K *Cambridge univ. Kk. v. 24, Angleterre?, s. xii²; A *Soissons 19, prob. France, s. xiii; P Paris lat. 5802, Chartres?, s. xii^m; D Durham C.III.18, France ou Angleterre, s. xi^{ex}; F Laur. 64.8, France?, s. xii²; B Paris lat. 6116, Normandie?, s. xii^m; et E *San Marino Hunt. HM 45717, Bury St. Edmunds, s. xii^{ex} (n. v.). Seul ce dernier n'a pas les *Caesares*, et, raison supplémentaire de l'ignorer (avec ses parents F et B), il est un descendant (indirect) de D. α_2 a pour descendants comprenant les *Caesares* S *Montpellier H 117, Clairvaux, s. xii^m; P Paris lat. 5801 Chartres? Le Mans?, s. xi/xii; O Laur. 66.39, France, s. xii^m; et N Reg. lat. 833, France, s. xii². Tous forment la descendance de γ , mais il est théoriquement possible que P ne tienne pas de lui son texte des *Caesares*, parce que ce dernier est copié après coup, d'une autre main.

Il est difficile de se fier au seul texte des *Caesares* pour classer ces manuscrits entre eux, parce qu'ils offrent relativement peu de variantes, et parce que divers phénomènes de contamination ont dû se produire. Mais c'est sans importance, non seulement parce que le stemma établi par Kaster n'a pas besoin d'être confirmé, mais aussi parce que, de toute façon, l'origine ultime des versions des *Caesares* présentes dans les manuscrits suétونيens est hors de doute. D (d'où B et F) et K donnent l'indice le plus visible en les rubriquant *Ver-sus Sidonii*. Les descendants d' α_2 soit se taisent soit ont un titre neutre, et P attribue les *Caesares* à Suétone, d'où une remarque de Pétrarque, qui posséda le volume, en marge: *In quibusdam libris est (sic) Sidonii, sed utrobique est error: vere enim sunt Ausonii*.³² Tous ces manuscrits sauf P ont préface, monastiques et deux premiers

31) Les sigles sont ceux de Kaster, de même que, *a priori*, les dates et localisations.

32) Pétrarque connaît l'attribution correcte des *Caesares* sans doute grâce à la collection Z: il n'y a pas de trace explicite qu'il l'ait connue, mais de telles traces existent en revanche pour des personnes de son entourage, Salutati qui fait copier M, et Boccace, qui avait copié Z lui-même dans un manuscrit aujourd'hui perdu. Pétrarque corrige également l'attribution des *Caesares* à Sidoine dans un autre manuscrit suétونيен qu'il possédait, Oxford Exeter 186, f. 1. Sur ces manuscrits, sur l'usage de Suétone par Pétrarque, mais très marginalement sur celui qu'il fait d'Ausone, voir M. Berté, *Petrarca lettore di Svetonio*, Messine 2011. Sur la connaissance que Pétrarque a d'Ausone, voir tout dernièrement A. Bisanti, *Petrarca e Ausonio*, dans: E. Wolff (éd.), *La réception d'Ausone dans les littératures européennes*, Bordeaux 2019, 117–135.

vers des tétrastiques; P, où les *Caesares* sont une addition, n'a que la dernière série de monostiques, suivie (*sic*) de la préface, le tout sans titre ni rubrique.

P relève de la recension α^{Sd} : comme elle, il a remplacé 30 par 33, et 33 par *Ter decies perit repetito vulnere Gaius*; comme elle il a ré-écrit la mort de Néron (35) en *proprio se perculit ense*. Le second «intrus» des manuscrits suétoniens est A: il relève de la recension v^{Sd} , avec qui il partage *binam* pour *duplicem* en 22.³³ Tous les autres manuscrits suétoniens procèdent de la recension α^{Sd} – comme P, finalement, mais la brièveté du texte de ce dernier conduit à le traiter à part – qu'ils ont cependant innovée en un endroit, au vers 28. On s'en souvient, α^{Sd} avait suppléé à la perte par *Ostensus terris Titus est brevitare bienni*; D et α_2 ainsi que tous leurs descendants (respectivement FB et SON) ont pour cet unique vers deux solutions copiées à la suite, celle d' α^{Sd} puis *Heu, Tite, monstravit terris te vita biennis*; K et Q ont dans le texte cette dernière solution seulement, mais K, en outre, a noté en marge la version α^{Sd} . Je ne sais guère que conclure de cela: l'existence même de la variante prouve que la lacune du vers 28 était visible ou bien que le supplément qui était présent était repérable comme tel et incitait à l'émulation. Mais pourquoi avoir voulu émuler la version *Ostensus*, qui est parfaitement correcte (j'oserais même dire que, si nous n'avions connu les *Caesares* qu'avec ce vers, il aurait été accepté sans discussion pour authentique)? Une solution serait que la version *Euh, Tite* serait un premier essai d'un unique interpolateur, qui aurait finalement trouvé la version *Ostensus* plus réussie, ce qui est vrai (*vita* sujet de *monstrare* n'est pas attesté, ce qui ne surprendra pas, et de toute façon Titus n'a pas vécu mais régné deux ans); cela pourrait expliquer aussi bien le choix de l'une ou l'autre des versions selon les manuscrits que la présence conjointe des deux versions. Ce n'est qu'une hypothèse: en tout cas, il est certain que les manuscrits suétoniens tirent leur version des *Caesares* des manuscrits de Sidoine, puisqu'ils en ont tous le texte et que certains au moins en ont

33) Pour être très précis, il est en réalité contaminé, mais sa source secondaire l'a emporté sur la première presque systématiquement – au point qu'A n'a même pas copié les vers 42–43, absents de v^{Sd} mais présents dans α^{Sd} . En 30, cependant, la leçon de type α^{Sd} (*Exegit*) est demeurée, et celle de v^{Sd} n'a été notée que comme une variante, au-dessus de la ligne (*vel -petiit*).

déduit que les *Caesares* étaient de Sidoine (ce que les manuscrits de Sidoine, pour le coup, n'affirment jamais).

Trois autres manuscrits relèvent de la tradition de l'*Appendix Vergiliana*: t Paris lat. 8069, i Reg. lat. 1719 et f Melk 717.

Paris lat. 8069 est d'origine probablement rémoise, voire lié à Fulbert de Chartres, de qui il est antérieur ou contemporain.³⁴ C'est un manuscrit de Virgile (très amplement glosé jusque dans le cours des *Géorgiques*) augmenté au début et à la fin, sans doute peu de temps après la copie de Virgile sinon dès l'origine, de pièces diverses. Pour Virgile et l'*Appendix Vergiliana*, c'est un descendant du *Iuvenalis ludi libellus*. On peut lui adjoindre d'emblée i, manuscrit de même époque, mais non localisable précisément en France, qui lui est textuellement très proche.³⁵ Il est même en fait plus utile que t, parce que, contrairement à lui, il n'est pas contaminé: le texte des *Caesares* dans t a fait l'objet d'une révision importante à partir d'un manuscrit du type d' α^{sd} , d'une main qui, à mon avis, ne peut pas être antérieure au XI^e siècle, et que je daterais assez volontiers du suivant. Le texte d'origine reste assez discernable, cependant, et c'est à lui seul que je fais référence désormais, d'autant qu'il est extrêmement proche de celui d'i. J'appelle l'ancêtre commun de t et i, qui est assimilable au *Iuvenalis ludi libellus*, L, toujours selon les usages de l'*Appendix Vergiliana*.³⁶ Le témoin f, enfin, est un manuscrit germanique du X^e siècle; des mutilations ont atteint les *Caesares*, mais il en reste plus qu'assez pour le classer (il manque la quasi-totalité de la rubrique initiale et la fin des vers 34–43). Dans la tradition de l'*Appendix Vergiliana*, un subarchétype ϵ donne naissance d'une part à f et à Paris lat. 17177 (qui n'a pas les *Caesares*) et de l'autre à η , d'où L et *Cambridge univ. Kk. v. 34 (qui n'a pas non plus les *Caesares*). Il n'y a pas de raison de remettre en cause ce stemma pour les *Caesares*, L et f ayant chacun des innovations dont l'autre est vierge, par exemple 18 *divus*] *dives* L, 11 *post hunc*

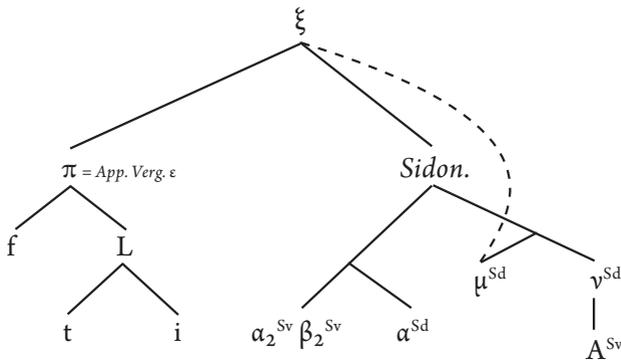
34) Sur ce manuscrit, voir avant tout Cl. Villa, La «Lectura Terentii» I, Padoue 1984, ch. III, Il linguaggio del «Delusor», 67–98, particulièrement 68–82.

35) Ch. E. Finch, Codex Reg. lat. 1719 in the Manuscript Tradition of *Carmina duodecim sapientum*, TAPhA 94 (1963) 55–72, qui donne aussi un aperçu plus détaillé que je ne fais du contenu des deux manuscrits. Chez lui, i = R et t = C.

36) J'ai beaucoup plus à dire sur l'*Appendix Vergiliana* au sujet de *Vir*, *Est* et *Rosae*; je renvoie donc à l'article qui suit pour la bibliographie et un exposé plus complet.

tres] post tres ex postres f. ϵ s'apparente à un frère de l'archétype sidonien: il en partage certaines innovations, dont la plus notable est la corruption de 24 *famose* en *formose*; il s'en distingue aussi bien par la conservation de certaines leçons, dont 9 *Caesar*, devenu, on l'a vu, *Gaius* dans l'archétype de Sidoine, ou 42 *sequentes*, devenu *secutos* dans le même (mais ce dernier élément ne peut valoir que confirmation du premier, tous les manuscrits de Sidoine n'ayant pas 42–43, et f étant d'autre part lacunaire à cet endroit), que par des innovations propres, par exemple 35 *matricida] matrida*. Les caractéristiques de cet ancêtre d' ϵ et de l'archétype sidonien correspondent en fait à celles que montre μ^{Sd} : c'est donc là que ce dernier a puisé la source de ses interventions sur les *Caesares*. Un mot enfin au sujet du vers 35: ϵ donne la version qui figurait dans son modèle, et peut-être aussi dans l'archétype sidonien (mais pour ce dernier je n'exclus pas qu'il ait déjà eu la version de β^{Sd} , citée plus haut); c'est une version issue d'une erreur banale par omission d'un jambage et d'une recomposition: *proprium* (*perprium* f) *pertulit ensis*.

Voici donc un stemma prenant en compte les manuscrits sidoniens, suétونيens et virgiliens, dont j'appelle désormais ξ l'archétype; j'appelle π l' ϵ de l'*Appendix Vergiliana* puisque ϵ est déjà employé:



Les trois manuscrits restants peuvent être regroupés, à y regarder un peu vite, parce que ce sont tous trois des manuscrits où les *Caesares* suivent immédiatement le *Liber medicinalis* de Quintus Serenus – mais la question est plus complexe. Ce sont T^{Sr} Paris

nal. 1613, P^{Sr} Paris lat. 9347 et B^{Sr} Bruxelles 5649–67.³⁷ P^{Sr} a été copié à Reims dans la première moitié du IX^e siècle;³⁸ c'est un corpus de poésie surtout chrétienne: Sédulius, *Disticha Catonis*, Juvençus, *Epigrammes* de Prosper, Arator, Fortunat, mais divers composants s'y mêlent ici ou là, et notamment, aux ff. 49–57^v, le *Liber medicinalis* de Quintus Serenus suivi des *Caesares* (ff. 57–57^v); ils se situent entre Prosper et Arator (et sont précédés de quelques pièces brèves).³⁹ B^{Sr} est quant à lui un recueil factice: c'est l'unité constituée des ff. 106–165 qui nous intéresse; elle date du X^e siècle.⁴⁰ Elle contient les *Carmina XII Sapientum* (Anth. 495–638, sans 634), Quintus Serenus et les *Caesares*, ces derniers jusqu'à 37 seulement, par lacune matérielle. Enfin, par T^{Sr} il faut entendre non pas tant le manuscrit cité que celui dont il est (avec les nal. 1612 et 1614) un extrait: *Tours 334, volume copié à Saint-Martin dans le deuxième quart du IX^e siècle.⁴¹ Il s'agit d'une énorme compilation intéressée avant tout au comput, bien qu'elle rayonne plus largement à l'occasion. L'écriture en est soignée, mais c'est probablement un manuscrit à usage personnel: il est sans rubrication, tous les textes ou extraits qui composent le manuscrit ne sont pas nécessairement pourvus d'un titre (en capitales), et les textes en vers sont copiés comme de la prose. Surtout, ce qui frappe le plus est le désordre qui y règne: pour en

37) Les sigles sont de mon fait, aucune édition publiée à ce jour ne faisant usage de tous les manuscrits.

38) Il manque une description exhaustive du volume; quelques éléments complémentaires dans Munk Olsen, ACL 2.482 (Ser. Samm. B.24), et dans C. P. E. Springer, *The Manuscripts of Sedulius: A Provisional Handlist*, Philadelphie 1995, 84.

39) La fin des *Caesares*, au f. 57^v, paraît glosée, mais c'est une illusion: les gloses se rapportent en fait à Arator, qui occupe la plus grande partie de la page.

40) Le manuscrit manque d'une bonne description complète; même le nombre des unités codicologiques est douteux. Quelques éléments dans Munk Olsen, ACL 2.477–8 (Ser. Samm. B.5), et auparavant dans A. Beccaria, *I codici di medicina del periodo presalernitano*, Rome 1956, 117–118. Le volume dans son ensemble proviendrait de Gembloux, mais il est naturellement difficile d'en dire plus sur chacun des composants. La datation que je donne correspond à celle de Beccaria; Munk Olsen donne, prudemment, s. ix/x, mais cette unité est absente du KFH (Springer [cf. n. 38] 40–41, donne s. ix² mais fusionne à tort cette unité avec la suivante). Une reproduction est normalement accessible à l'adresse <uurl.kbr.be/1559694>.

41) Le manuscrit ne manque pas de *termini post quem*, exprimés en toutes lettres à différents endroits (voir les descriptions citées n. suivante); on peut y ajouter le fait qu'il copie aussi un chapitre du *De computo* de Raban, daté de 819–820 (éd. W. M. Stevens, CCCM44, 188–189).

donner une idée, dans le seul Paris lat. 1613, ff. 4–12^v 42, on trouve pêle-mêle (et j'en passe) des considérations sur les poids et mesures, sur la manière de déterminer les années bissextiles, sur la détermination de la date du carême et (à plusieurs reprises) de celle de Pâques, puis nos synchronismes, puis une liste des discordances entre Denys le Petit et Eusèbe, diverses considérations sur le calendrier lunaire, l'épacte, les signes du zodiaque, deux fragments de Quintus Serenus, puis les *Caesares*; puis une note sur la monnaie romaine (antique) et la « suggestion » du primicier Boniface au pape Jean I^{er} sur la date de Pâques.⁴³

L'objectif devient désormais d'établir aussi précisément que faire se peut la descendance de Ξ , et il ne faudra pas perdre de vue que l'on ne dispose pour cela que de la quarantaine de vers des monostiques. La première chose frappante est l'entremêlement de textes multiples: L^{Sr}, B^{Sr} et T^{Sr} contiennent Quintus Serenus; les *Carmina XII Sapientum*, présents dans B^{Sr}, figurent aussi dans π ; et T^{Sr} contient aussi les synchronismes rarissimes de ϕ . Ce dernier élément permet de dater la réunion de l'*Appendix Freculfi* de la date ultime donnée dans les synchronismes (je donne les nombres en chiffres arabes faute de caractères adéquats pour transcrire): *A Nativitate autem Christi usque ad praesens tempus secundum supputationes et cyclos et argumenta antiquorum Patrum computantur anni 809, qui simul collecti ab initio mundi usque ad praesentem*

42) Je m'en tiens à ces quelques feuillets pour ne pas aller trop loin; les feuillets précédents dans Paris nal. 1613 se trouvaient ailleurs dans le manuscrit original. Il n'existe pas de description moderne très précise. G. Collon, dans sa notice du manuscrit de Tours (Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques, t. 37/1, 250–255), reconstitue l'unité du manuscrit original. Les descriptions par Delisle dans les catalogues parisiens sont peu utiles, mais il cite dans Notice sur les manuscrits disparus de la bibliothèque de Tours pendant la première moitié du XIX^e siècle, dans: Notices et extraits des manuscrits, 31/1 (1883) 157–356 (je cite la pagination du tiré-à-part, qui est indépendante), notice LXXXVI, p. 113–120, de très larges extraits de la notice que Louis-Georges de Bréquigny avait faite du manuscrit (*Paris, BNF, Bréquigny 35, ff. 93–98 [n.v.]), entre 1756 et 1759 (il explique lui-même son projet de description des manuscrits de Saint-Martin et Saint-Gatien dans une note éditée par Delisle, *ibid.* 183–187), qui est encore de grande valeur. A. Borst, *Schriften zur Komputistik im Frankenreich von 721 bis 818*, Hannover 2006, I 281–282, donne une présentation très rapide, mais claire, du volume.

43) Ed. Br. Krusch, *Ein Bericht der päpstlichen Kanzlei*, dans: *Papsttum und Kaisertum* (Festschrift P. Kehr), Munich 1925, 56–58.

annum fiunt 6009. Comme cette information se retrouve telle quelle à la fin des synchronismes dans T^{Sr}, et comme T^{Sr} contient aussi les *Caesares*, on peut en conclure que l'*Appendix Freculfi* tel que transmis dans ϕ est une compilation datable au plus tard de 809,⁴⁴ soit bien avant les manuscrits, qui sont du XII^e siècle.

Cela étant dit, si l'on revient à Quintus Serenus, l'étroite parenté de T^{Sr} et de B^{Sr}, même si elle ne s'établit que par des éléments somme toute assez faibles, est indubitable:

3 accipe bis] acipebis *B* : acipedis *T*
 4 olim] oum
 5 obitumque] obitum
 19 prorogat] propagat
 24 (et) famose] famosa
 32 exsul nero] etulnero *T*, et ulnero *B*

Mais rien de tout cela n'était vraiment impossible à corriger, et le fait est que P^{Sr}, qui théoriquement devrait être très proche d'eux, est vierge de ces éléments. En revanche, on trouve d'autres points communs entre P^{Sr} et T^{Sr} (seul le second est vraiment valable):

15 fatoque] satoque
 21 gai] gi sic *P* : om. *T*

Je retiens comme marque d'une origine commune (en plus de la réunion des *Caesares* et de Quintus Serenus, qui ne peut être trois fois de hasard) la corruption de 22 *dirus* en *diu* dans T^{Sr} et B^{Sr} et en *din* dans P^{Sr}, et la commune corruption de 29 *habenis* en *abevis*. En revanche, je n'ai rien trouvé qui permette d'opposer B^{Sr} et P^{Sr} dans l'innovation contre T^{Sr}. S'agit-il de trois rameaux distincts? T^{Sr} aurait-il un texte contaminé entre les versions offertes par les deux autres? Le problème serait secondaire si l'on ne trouvait pas également dans U un même problème sur 21 *gai*, qui y apparaît bien mais comme une correction (par la contamination déjà évoquée) d'un original *regi*.⁴⁵ Il est bien sûr possible d'imaginer une branche qui

44) La date même de 809 correspond aux actes d'un congrès de computistes: Allen (n. 12) 135* n. 257, et 735 n. 7, pour plus de détails et des références.

45) 8 *cognomen*] *agnomen* ex *ognomen* (sic) U^{am} est nécessairement une mauvaise idée du correcteur, comme 11 *tres*] *rex* U^{pcam}. Il est plus heureux en 29 *quindecies*] *qui decies* T^{Sr} U^{acam}, et, au même vers, sa correction de *dum* en *tum* ne me convainc pas mais a été retenue par certains éditeurs; de même, en 69, sa glose *discere* vel *dicere* pour *disce* ex n'est pas une si mauvaise idée vu le texte qu'il a (où *sed* a été

comprendrait U, T^{Sr} et P^{Sr} et serait parallèle à B^{Sr}, sachant que rien n'empêche que les deux feuillets qui constituent U pour nous soient issus d'un manuscrit de Quintus Serenus, mais dans ce cas on n'expliquerait pas que les manuscrits de Quintus Serenus (sauf U dans l'hypothèse qu'il soit un manuscrit de Quintus Serenus) aient tous trois eu l'idée de ne copier que la première partie des *Caesares* – du moins on peut le supposer, parce que B^{Sr} est certes lacunaire de la fin par défaut matériel, et s'interrompt après 37; on pourrait imaginer qu'il ait été complet.⁴⁶

Pour le reste, il n'est pas possible de prendre en défaut ε, φ ou ξ entre eux, ou avec les témoins séréniens ou U. La présence dans π et dans B^{Sr} des *Carmina XII Sapientum* ne peut pas servir de rapprochement valable, parce que l'étude du texte de ce dernier cycle poétique exclut qu'ils aient des relations directes.⁴⁷ Dans cette

remplacé par *et*). En revanche, il n'a pas dû pouvoir trouver seul *Gai* en 21, parce que c'est la seule fois qu'Ausone appelle ainsi Caligula; cette leçon doit provenir de l'*alius codex* mentionné pour 32, où U a l'erreur banale *campis* pour *Capreis*: le correcteur ne touche pas au texte mais donne la bonne solution (qu'il n'a peut-être pas comprise), celle de son *alius codex*, en marge. 56 *frustra*] *frucia* U^{acam} peut être une conjecture comme une correction par collation, comme 68 *quot*] *quod* U^{acam} et 122 *opimis*] *opimi* U^{acam}. On pourrait en dire autant de 133 *tu*] *tum* U cum gl. *vel tu* a.m., mais, malgré l'exemple comparable de 69, comme ici *tu* est la leçon authentique, pas nécessairement évidente, je penche plutôt pour la collation. En somme, le manuscrit utilisé par le correcteur d'U n'est pas de grande valeur, puisque la seule lacune certaine qu'il ait permis de combler est 21 *Gai*. Les grandes erreurs indicatives que sont les omissions de 28 et 30 et de 64 *et crimina passus* restent telles quelles. Probablement ce manuscrit est-il un aïeul d'U et de son modèle initial plutôt que le rejeton d'une autre branche, même proche.

46) Je n'ai rien tiré d'intéressant de la collation de ces trois manuscrits pour Quintus Serenus, mais je me suis limité au très bref contenu de T^{Sr}, 1095–1107. Mes tentatives d'obtenir communication de la thèse d'A. Bellettini, Ricerche sulla tradizione manoscritta del Liber medicinalis di Quinto Sereno, univ. de Florence, dir. M. D. Reeve, 2009, dactyl., sont restées sans réponse; toutefois, Angela Cossu a bien voulu consulter pour moi l'exemplaire d'Anne-Marie Turcan-Verkerk: Bellettini classe B^{Sr} et P^{Sr} dans deux sous-familles distinctes de B (l'archétype de tous les manuscrits sauf un), et renonce à classer T^{Sr}.

47) Leur tradition a été étudiée par M. Rosellini, Sulla tradizione dei *Carmina Duodecim Sapientum* (Anth. lat. 495–638), RFIC 122 (1994) 436–463. Bruxelles 5649–67 (son ms. B; ici, B^{Sr}) est issu directement de son subarchétype β, tandis que le *Iuvenalis Iudi libellus* descend ou est assimilable à son subarchétype δ, descendant indirect du même β. Le stemma de Rosellini est problématique, mais, d'après les éléments qu'elle donne sur ces branches p. 450–451, je ne vois aucune raison de le re-

situation, on voudrait faire un stemma où Ξ serait une sorte de nébuleuse contenant U et les trois séréniens, et d'où sortiraient indépendamment ϵ , φ et ξ ; concernant ξ lui-même, il me semble prudent de ne rien inférer ni de la perte des tétrastiques ni de la présence ou de l'absence des vers 42–43, même s'il est tentant de lui supposer un subarchétype commun avec les séréniens: la sélection a certainement été faite plus d'une fois, et a probablement plus d'une fois été tantôt involontaire (par la perte soit de tous les tétrastiques, soit des tétrastiques moins les deux premiers vers, soit de tous les tétrastiques moins le premier vers comme dans T^{Sr}), tantôt volontaire (par la suppression des mêmes tétrastiques, par celle du premier ou des deux premiers vers jugés inutiles du fait de la perte de ce qui les suivait).

En 70, φ s'accorde avec V pour lire *spe* (que V obtient en corigeant *saepe*) contre *spem* pour UBM. Si l'on considère que *spe* est la bonne leçon, alors on peut supposer un subarchétype commun à UBM; mais, quoi qu'en pensent les éditeurs modernes, ce n'est sûrement pas le cas, et pour deux raisons: non seulement *spem frustrate*, «qui as trompé l'espoir mis en toi» est la *lectio difficilior* (employant *frustratus* de *frustror* déponent, donc avec sens actif, qui du reste n'est pas rare⁴⁸), mais aussi parce que, *pace* Green (*ad loc.*),

mettre en cause pour ce qui m'occupe, et il correspond à ce que l'on attendrait pour les *Caesares*, c'est-à-dire au moins une «génération» d'écart entre L et sa source commune avec B^{Sr} (qui correspond ici à ξ). Mais il demeure probable, malgré les réserves que je formule, que la tradition des *Caesares* et des *Carmina* ait bien été liée pour ces manuscrits: en tout cas, dans le *Iuvenalis ludi libellus*, on trouve un groupe *Carmina XII Sapientum – Versus Sibyllae – Caesares* qui existait déjà dans B^{Sr} (avec quelques éléments supplémentaires). En revanche, il est très clair que la tradition «virgilienne» de *Vir, Est* et *Rosae* n'est pas directement liée à celle des *Caesares*; les deux groupes ne figurent jamais côte à côte dans les manuscrits de l'*Appendix Vergiliana*.

48) Pour s'en tenir à la *iunctura* que l'on a ici: Colum. 11.1 *omnisque turbatus operis ordo spem totius anni frustratur*; Don. Int. Verg. 2.8 *spem Caci mugiendo frustrata est*; Liv. 37.7.2 *frustrantes spem miserorum*; Plin. Nat. 10.103.2 *effugiens spemque frustrans*; Suet. Aug. 75.1 *incertoque casu spem mercantium vel frustrari vel expiere*; Symm. Or. 4 (p. 333, l. 33) *renuntiet ceteris artibus, quae spem plerumque frustrantur*. Il n'est pas inutile de signaler que, sauf erreur de ma part, *spe frustrari* ne se rencontre pas avant l'époque d'Ausone si ce n'est chez Vell. 2.21.2 *frustratus spe continuandi consulatus*; Ammien Marcellin est à peu près son contemporain (28.6.7 *qua spe Tripolitani frustrati*, et voir aussi 22.6.4), comme l'auteur de l'*Épître de Caesaribus* (40.30 *humanae mentes frustratae boni spe*), éléments non probants puisque, contemporain d'Ausone, Symmaque l'est aussi. Les occurrences en vers sont toutes postérieures (Paul. Pell. 489, Prisc. Anast. 92, Arator 2.391).

ce qui est en cause dans le quatrain n'est pas l'opinion que Galba a de soi mais celle que les autres ont de lui; je souligne:

*Spem frustrate senex: privatus sceptrā mereri
 Visus es, imperio proditus inferior.
 Fama tibi melior iuveni, sed iustior ordo est
 Complacuisse dehinc, displicuisse prius,*

Vieillard trompeur d'espairs: particulier, tu paraissais mériter le sceptre, mais tu t'es révélé n'être pas à la hauteur de l'empire. Tu avais meilleure réputation jeune, mais la plus juste façon de faire c'est de plaire après coup et d'avoir déplu d'abord.

Pour le stemma, donc, cela est sans valeur: *spem* a pu, et s'est même certainement, corrompu en *spe* indépendamment plusieurs fois.

On se consolera de l'imprécision du stemma parce qu'elle ne remet pas en cause l'existence du subarchétype Ξ et parce qu'un classement plus exact n'apporterait rien au texte, que, au fond, quelques conjectures habiles auraient permis d'établir à partir du seul V:⁴⁹ pour les *Caesares* au moins, ce manuscrit n'usurpe pas une réputation de *codex optimus* que l'exceptionnelle ampleur des comparaisons possibles établit assurément. Néanmoins, même en l'état, on peut faire quelques hypothèses sur l'histoire du texte. Richard H. Rouse a fait remarquer que, au IX^e siècle, époque où ressurgit Quintus Serenus, il n'est pas utilisé comme un auteur technique, réservé à l'étude ou à la pratique de la médecine, mais fait partie d'un ensemble de poésie tardive qui pourrait bien correspondre à une sorte de programme avancé de lectures.⁵⁰ Cette idée de «programme» ne serait-elle pas celle qui fait le lien entre Quintus Sere-

49) Du moins, le texte de V légèrement corrigé suffit à produire un texte passable; si l'on analyse en détail les *Caesares*, ils sont parmi les pièces les plus malhabiles du corpus. Sans aller jusqu'à prétendre que l'original était un chef-d'œuvre de la poésie latine, je pense qu'il était bien plus satisfaisant que ce le texte que nous avons. C'est un critère, pas si subjectif qu'il n'en a l'air, qui devrait être pris en compte pour étudier l'histoire, ou plus exactement la «préhistoire» des collections ausoniennes.

50) R. H. Rouse, Q. Serenus, dans: *Texts and Transmission*, Oxford 1983, 381–385: 382, dont j'ai extrapolé l'idée sur la fin: «To judge from the works with which it travelled, the *Liber medicinalis* was not prized for its medical knowledge, but rather became part of that body of late-antique and early Christian verse read by ninth-century scholars.»

nus, les *Caesares*, la somme des «connaissances» que compilent les *Carmina XII Sapientium*, des chronologies simplifiées et à jour au début du IX^e siècle, mais aussi les églogues ausoniennes de ϕ ? La tradition manuscrite des *Caesares* au IX^e siècle est somme toute plutôt riche et l'œuvre semble avoir été lue,⁵¹ mais ce sont des versions plus ou moins dégradées qui se sont diffusées, et l'on ne peut même pas affirmer que les suppléments présents dans l' α de Sidoine soient très anciens; si t en est bien le plus ancien témoin, il n'est en réalité ancien sous cet aspect qu'autant qu'est ancienne la main qui y complète et corrige les *Caesares*, et il est exclu qu'elle soit du IX^e siècle. A l'extrême, il me semble que, vu la diffusion des *Caesares* au IX^e siècle, si ces suppléments avaient été contemporains, ils auraient circulé plus largement. Ainsi, les *Caesares* figuraient presque certainement déjà au IX^e siècle dans les manuscrits de Sidoine, puisqu'ils devaient figurer dans son archétype, mais il n'est pas évident que les vers interpolés soient si anciens. Une dernière remarque: pour ce qui est des manuscrits de Suétone, il est peu probable qu'ils aient inclus les *Caesares* à une date très ancienne; en tout cas, aucun des manuscrits qui les contiennent n'est antérieur à la fin du XI^e siècle, et tous sont nécessairement postérieurs à la création des vers interpolés des *Caesares*.

Un dernier mot enfin au sujet des éditions anciennes: les *Caesares* furent imprimés avant même l'édition *princeps* d'Ausone (Bartolomeo Girardini, Venise 1472), dès 1470, avec Suétone. Les éditions de ce dernier, comme celles de Sidoine, ne font que trans-

51) La fortune médiévale des *Caesares* d'après le témoignage indirect des parallèles textuels paraît faible, mais c'est peut-être simplement qu'ils se prêtent assez mal au emploi, surtout dans un monde où les réalités impériales antiques n'ont plus cours. Je passe sur quelques échos possibles mais qu'il faudrait pouvoir confirmer, pour ne citer que les deux emplois *verbatim* (peut-être indépendants?) du vers 77, *hoc solum fecit nobile quod periit*: dans une épitaphe pour, assez probablement, Hincmar de Reims, attribuée, assez probablement également, à Jean Scot Erigène (voir pour le texte, les manuscrits, l'identification de l'auteur et du sujet, P. E. Dutton, Eriugena, the Royal Poet, dans: Jean Scot écrivain, Montréal / Paris 1986, 51–80: 56–59; un manuscrit donne *gessit* au lieu de *fecit*), et dans la *Chronique* d'Hugues de Flavigny au sujet de Burchard II de Lyon (MGH SS 8 403: *Fuit ... dissensio maxima post mortem Burchardi Lugdunensis archiepiscopi, qui hoc solum fecit nobile quod periit, pro episcopatu ipso, quem multi superbe appetebant*). L'ironie est que, dans la bouche d'Ausone, au sujet d'Othon, le vers était un compliment.

mettre la version brève. L'éd. Jenson (Venise 1471) est la première édition de Suétone à rendre les *Caesares* à Ausone; l'édition *princeps* de Sidoine (Utrecht pas après 1474) les transmet anonymement, mais la seconde, celle de Giovanni Battista Pio, Milan 1498, signale en note qu'ils sont d'Ausone et non de Sidoine. L'édition *princeps* d'Ausone, étant une copie conforme de la collection Z, donne sans surprise les *Caesares* dans la version de cette dernière, comme les éditions suivantes jusqu'à celle d'Ugoletto, Milan 1499, qui est l'édition *princeps* notamment de la *Moselle*. On se serait attendu à y trouver les *Caesares* dans la version d'M, c'est-à-dire d'ε, mais l'éditeur a fait bien mieux (ou bien pire): il a réussi à mettre la main sur une version complète du texte, et a ainsi fait imprimer une version «contaminée» – qui, en fait, mérite bien le nom d'édition – tirant parti des versions de Z, d'ε et de ξ, ainsi que d'une version complète. Il ne peut pas s'agir de V, ni probablement d'un manuscrit à lui apparenté qui nous serait inconnu, parce que l'édition n'a pas résolu la lacune de 64 *et crimina passus*: c'est donc un descendant de Ξ; rien n'empêche qu'il s'agisse d'un manuscrit du type de φ, parce que l'éditeur de 1499 a légitimement pu préférer ne rien mettre plutôt que le *certa potestas* de φ, qui n'a aucun sens; c'est même l'opinion de Schenkl, qui se fonde sur l'erreur commune en 122 *celeris* pour *sceleris*, en un endroit où M s'est déjà interrompu, où B et U avaient la leçon juste, et où V écrit erronément *sceptris*.⁵² Il me paraît prudent de laisser la question en suspens parce que la variante est mineure et pourrait n'être qu'une coquille dans l'édition, et parce que nous n'avons aucune trace de circulation de Fréculf en Italie du Nord à cette date ou avant, et aucune information sur les possibles liens qu'aurait entretenus Ugoletto avec quiconque pourrait avoir eu entre les mains un manuscrit de Fréculf – ou un autre d'ailleurs: rien ne laisse penser qu'U ait quitté la France avant

52) Schenkl p. lvii; en revanche, il est faux de dire qu'Ugoletto a (aussi) utilisé Laur. plut. 51.13 (le principal apographe d'M, voir l'appendice), parce qu'il n'en a aucune des erreurs caractéristiques par rapport à M: sur cela, je renvoie par avance à Extravagantia Ausoniana III. Il est malheureux qu'Ugoletto, plutôt disert au sujet des manuscrits qu'il utilise, n'ait rien dit au sujet des *Caesares*. – Laur. plut. 90 *sup.* 39, une miscellanée par Biagio Buonaccorsi, contient les tétrastiques puis les monostiques aux ff. 146–147; c'est une copie de l'éd. Ugoletto. Sur ce manuscrit, voir Br. Richardson, A Manuscript of Biagio Buonaccorsi, *BibLH&R* 36 (1974) 589–601.

les diverses opérations bibliographiques qui trouvent leur terme dans la collection de Christine de Suède.⁵³

En somme, il n'y a guère de grande nouveauté à apporter sur la tradition des *Caesares*, à part l'établissement définitif de Ξ et des précisions sur tel ou tel point: les grandes lignes sont connues depuis le XIX^e siècle. Mais cet article est l'occasion d'attirer déjà l'attention sur un élément trop ignoré et sur lequel j'aurai à revenir: les manuscrits contenant et la *Moselle* et les *Caesares* se situent au mieux à deux embranchements de l'archétype des *Caesares*, et sont donc secondaires par rapport aux «grandes collections» que sont Y et Z/ ζ . On n'a jamais à ma connaissance pris en compte ce point dans l'étude de la tradition de la *Moselle*, et pourtant ses implications sont lourdes: dans tous les cas, la collection qui apparaît complète dans l'*Appendix Freculfi* est antérieure au moment où les *Caesares* et la *Moselle* se retrouvent ensemble, puisqu'elle existait déjà au niveau de T^{Sr}. La réunion de la *Moselle* et des *Caesares* est une innovation (remarquable, certes), et non un héritage.⁵⁴

Addendum. – Michael D. Reeve me signale un manuscrit m'ayant échappé, Londres Add. 11983 (désormais A): il m'a paru plus clair d'en parler ici plutôt que d'intégrer les informations dans ce qui précède, ne serait-ce que pour attirer l'attention sur ce manuscrit important. C'est un manuscrit plus probablement français qu'anglais, même s'il n'est attesté que dans des collections anglaises, et probablement un peu postérieur à la date du catalogue, s. xi/xii: plutôt s. xii¹. Il est consacré avant tout à Sénèque ou à des œuvres à liées à lui, et c'est d'ailleurs l'un des trois témoins «anciens» de l'*Apocoloquintose*, sous le sigle L; il est lié à Valenciennes 411 (V), qui, copié à Reims ou dans les environs, est passé à Saint-Amand grâce à Hucbald. Les

53) Cependant, l'hypothèse pourrait expliquer une leçon curieuse de deux manuscrits de la collection Z, King's 31 (K) et Voss. lat. q. 107 (T), qu'ils partagent avec l'éd. Ugoletto: 111 *felix*, déformation de la leçon originale, *flexit*, alors que tous les autres descendants de Z ont *serus*. Comme ni K ni T n'ont pu l'inventer, l'existence du manuscrit complet source d'Ugoletto et sa présence en Italie (au sens très large: K a été copié à Zara) au XV^e siècle y gagnent en probabilité.

54) Les *Caesares* sont encore certainement attribués explicitement à Ausone dans Ξ , puisque le correcteur d'U a su retrouver son nom. La présence d'*Herc.* dans B s'explique également par Ξ : voir *Extravagantia Ausoniana II*.

Caesares figurent ff. 36^v–39, complets, avec une rubrique *Versus de duodecim cesarum (sic)*.⁵⁵ Le manuscrit est clairement issu de Ξ , mais il ne descend pas pour autant de φ ni d' ϵ et il n'a pas non plus de leçons qui l'apparenteraient à U. C'est donc un témoin indépendant, qui doit figurer dans les apparats. Son texte est intéressant pour deux raisons: il est apparemment le manuscrit le plus haut situé à avoir corrigé 24 *lascive famose* en *lascive et famose*, et il est la première (et unique) attestation d'une conjecture de Michael D. Reeve, 78 *Vita socors*. Il omet 26, 28, 30, 64 *et crimina passus*, ainsi que (il est le seul dans ce cas) 69, mais il a répété en 28 le vers 16 (remède qu'il est seul à appliquer). Les passages laissés blancs sont assez nombreux sur la fin: 115 *thraecidico*, 118 *Helvi*, 122 *sceleris*. Cette dernière lacune rend exclu qu'A soit la source d'Ugoleto. A recroise à l'occasion tel ou tel groupe de manuscrits sans que cela paraisse significatif, par exemple 117 *fassus*] *falsus* A φ , 122 *dī*] *dīi* AB χ : *dic* φ . En 112, *melior* pour *moriens* pourrait être une (mauvaise) conjecture, mais ce peut aussi bien être une erreur banale; en revanche, 102 *aelius hinc*] *alius huic* doit être une correction sur la corruption fréquente du nom d'*Aelius*.

Appendice: l'archétype χ de Green (Schenkl X)

Quatre *recentiores* de Suétone se distinguent de tout le reste de la tradition de cet auteur du fait qu'ils ont une version des *Caesares* dépassant très amplement les seuls monastiques; ce sont Laur. 64.9, Laur. 89 *inf.* 8/2, *Glasgow Hunter 413 (V. 3.11) et *Naples IV.C.25. Ils sont connus depuis longtemps de la critique ausonienne.⁵⁶ Leur

55) A leur suite vient une série curieuse (ff. 39–39^v): l'épithaphe de Sénèque *Cura, labor, meritum* (Anth. 667), puis des pièces impériales: le poème *Thrax puer* de Paul Diacre mais sous le titre *Versus Iulii Caesaris* (MGH Poetae 1 50), trois poèmes avec des rubriques les attribuant à Hadrien (Anth. 392, 393, 660), et, avec une rubrique illisible, la première strophe du *Planctus Hlotarii I Caesaris* (MGH Poetae 4.3 1074; la rubrique devait en faire une épithaphe de Jules César). La même séquence se retrouve dans Paris lat. 6630; le ms. a deux *ex libris* avec cote des célestins de Saint-Pierre-au-Mont-de-Châtre (dioc. Soissons), *Celestinorum de Castris S. 10*, mais il est très antérieur à la fondation du couvent par Philippe le Bel (en 1308/1309, d'après la base *Bibale*): s. xii². Paris lat. 6630 a également en commun avec notre manuscrit, entre autres, l'*Apocoloquintose*, et il fait partie de la même famille.

56) Schenkl, notamment, leur consacre quelques lignes p. xlvi.

contenu est curieux: exactement un vers de plus qu’M, c’est-à-dire qu’au lieu de s’interrompre comme lui à la fin du tétrastique sur Pertinax (121), ils contiennent aussi le premier vers de celui sur Didius Julianus (122). Laur. 64.9 date du tournant des XIV^e et XV^e siècles, il est italien; il ne contenait initialement que les monostiques, et a été complété dans la deuxième moitié du XV^e siècle jusqu’au vers 122. Laur. 89 *inf.* 8/2 a été copié par Giorgio Antonio Vespucci, qui le date du 3 janvier 1457 (style de l’Annonciation).⁵⁷ Naples IV.C.25 date quant à lui de 1466. Le manuscrit de Glasgow est italien aussi, à mon avis un peu postérieur aux autres. Ces quatre manuscrits ont un texte mixte: leurs monostiques et les deux premiers vers des tétrastiques sont issus de ξ ; mais la suite (et de minimes corrections dans les monostiques) relève d’ ϵ .⁵⁸ Il paraîtrait probable que Laur. 64.9 fût le modèle des autres, parce que ses caractéristiques rendent manifeste l’état du texte de tout le groupe: il a des monostiques copiés en même temps que Suétone, fin XIV^e ou début XV^e, et dont le texte correspond en tout point à ce que l’on attend d’un *recentior* suétonien, lointain descendant donc de ξ , mais ses tétrastiques sont une addition plus tardive, dont le responsable a aussi légèrement corrigé les monostiques. Cela dit, si rien dans les leçons de ces manuscrits ne s’oppose à une telle filiation, rien ne la conforte particulièrement non plus; on gagne donc à affecter les leçons communes à ces quatre manuscrits – d’autant que leurs divergences sont presque inexistantes⁵⁹ – à un archétype χ , que cet archétype ait vraiment existé ou non.⁶⁰

57) Une notice dans Fr. Gallori / S. Nenioni, *I libri greci e latini dello scrittoio e della biblioteca di Giorgio Antonio Vespucci: introduzione e catalogo*, *Memorie domenicane* 28 (1997) 155–359: 220–221.

58) Green utilise χ à la fois pour les monostiques et les tétrastiques. Le raccourci est commode pour l’apparat, mais il donne une fausse impression d’unité textuelle. Il me paraît préférable de ne citer χ que lorsqu’il est autorisé, c’est-à-dire pour les tétrastiques, et de donner les leçons caractéristiques de ξ et les innovations produites au sein de sa descendance (les vers interpolés, principalement) sous un sigle distinct.

59) Les deux *plutei* ont exactement le même texte (à une exception, voir n. 61). Le manuscrit de Naples commet deux erreurs de lecture, 18 *divus*] *divis*, 63 *prodidit*] *per-*, sans autre innovation, ce qui conduit à affirmer que *sed* pour *et* en 69 n’est pas une contamination mais au mieux une conjecture, plus probablement une autre erreur de copie. Le manuscrit de Glasgow est le plus divergent, souvent par inattention, parfois en espérant améliorer le texte: en 64, où tout le groupe a perdu ce qui

Evidemment, χ ne descend pas d'M puisqu'il a un vers en plus; il est du reste vierge d'un certain nombre d'erreurs d'M, et en a lui-même d'autres qui lui sont propres.⁶¹ χ est donc, pour les tétrastiques, un descendant du manuscrit ayant servi de modèle à M lui-même. L'absence du vers 122 dans M ne s'explique pas immédiatement, parce qu'il copie tous les tétrastiques d'un bloc; si son modèle avait été mis en page comme lui, M n'aurait sans doute pas repéré que le vers était isolé. En fait, l'archétype doit être un manuscrit dont la rubrication n'avait pas été réalisée: M a pris sur lui de copier les tétrastiques d'un bloc, et d'ôter le dernier vers qu'il savait donc isolé, tandis que χ a refait les rubriques; un petit indice de cela est la nouveauté des formules utilisées (*C. Iulius Caesar, Octavius Caesar Augustus, C. Calicula, Adrianus Aelius, Commodus Antoninus* pour celles qui sont caractéristiques).⁶² Je ne crois pas qu'il

suit *nuptarum*, le manuscrit a remplacé ce dernier mot par *nupta virum*; en 84, il a modifié *privato* en *privatam* pour l'accorder avec *flammam* (*sic* dans le groupe pour *famam*); voir aussi deux exemples supplémentaires n. 61.

60) Un élément qui me fait hésiter à affirmer que Laur. 64.9 soit χ est qu'il copie la «rubrique» (à l'encre noire, comme le reste) des tétrastiques non pas entre les monostiques et les tétrastiques mais entre le tétrastique introductif et les suivants, innovation qui n'est pas reprise dans les trois autres; je doute qu'ils aient eu tous les trois la même initiative de remettre la rubrique à sa place. En outre, même si les études détaillées manquent, il semblerait que le texte de Suétone de Laur. 89 *inf.* 8/2 au moins ne soit pas copié sur Laur. 64.9: L. Preud'homme, Troisième étude sur l'histoire du texte de Suétone *De vita Caesarum*: classification des manuscrits, Mémoires couronnés et autres mémoires publiés par l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique 63 (1904) 3–94: 69, estime que son modèle est Laur. 68.7. Preud'homme ne se prononce pas sur le manuscrit de Naples et ne mentionne pas celui de Glasgow.

61) 68 *crimina] nomina* χ , 111 *patre] fratre* χ . χ est vierge d'un bon nombre d'innovations ainsi reconnues comme propres à M, par exemple 8 *regnat] om.*, 105 *asciti ... genitis] id sciti ... genitis*. La part de conjecture dans la recension de χ est assez importante, notamment: 55 *gessit in] gessit tantum* M: *gesserat* χ (*rexerat* Glasgow); 57 *quae prodit vitii credit operta locis] que prode vicus credit o. l.* M: *quem prodest vitii credis o. l.* χ (*quae pro devictus credis* Glasgow); 96 *viro] om.* M (*virii* suppl. m. altera Laur. 51.13): *sibi* χ .

62) En outre, deux erreurs de χ (en supposant qu'il ait existé, ou à défaut quelques erreurs partagées par les quatre manuscrits cités) renforcent l'idée que le manuscrit source est en gothique: 82 *commodus] eominus* M: *cominus* χ ; 106 *regimen] regnum* χ ; M fournit de nombreux exemples d'erreurs de lecture qui pointent aussi vers une écriture somme tout plutôt récente par rapport à lui (gothique plutôt que caroline ou post-caroline), éléments donc confirmés *pro viribus* par χ .

soit nécessaire de donner un sigle à l'archétype d'M et χ , puisque en l'état cet archétype ne servirait (dans une édition) que pour les *Caesares*, et sans apport notable; mais il n'est pas exclu qu'il existe, non encore repérés, des descendants de cet archétype pour la *Moselle*, auquel cas son intérêt serait fort accru.

Grâce à ces manuscrits, c'est notre connaissance de l'histoire des textes, et particulièrement de la *Moselle*, qui progresse: le manuscrit qui sert de base à M pour la *Moselle* et les *Caesares* était à Florence au moment où M a été copié, puisque le lieu de la copie, sinon la date, est sûr (le copiste a plus d'une fois travaillé pour Salutati, et il est improbable qu'il ait voyagé pour cela).⁶³ Salutati n'a pas dû faire renvoyer le modèle (s'il n'était pas florentin) ou d'autres copies en ont été prises avant, puisque nous savons désormais que Giorgio Antonio Vespucci avait accès au même texte, sûrement à Florence aussi, à la fin des années 1450: les expertises manquent pour l'affirmer, mais il ne serait pas surprenant que Laur. 64.9, Hunter 413 et Naples IV.C.25 aient, eux aussi, copié leurs *Caesares* à Florence.

Neuchâtel

Franz Dolveck

63) Sur ce manuscrit, voir la notice de T. De Robertis / G. Tantarli / St. Zamponi (éd.), *Coluccio Salutati e l'invenzione dell'Umanesimo*, Florence 2008, n° 112, p. 337–338, et la bibliographie citée. Le copiste d'Ausone est le «fifth scribe» de Salutati identifié par Berthold Ullman. La date exacte de la copie d'M est difficile à déterminer: Salutati ne dit rien sur les manuscrits d'Ausone qu'il a pu voir ou avoir; tout au plus sait-on qu'il obtient un manuscrit d'Ennode, qui doit servir d'exemplaire pour la première partie d'M, vers 1385.